

---

M A N U S C R I T

---

***L'ENFANT DE LA FOUDRE***

de Dermot Bolger

Traduit de l'anglais (Irlande) par Emile-Jean Dumay

cote : ANG10N847

Date/année d'écriture de la pièce : 2007

Date/année de traduction de la pièce : 2009

**M A I S O N A N T O I N E  
V I T E Z  
centre international de la traduction  
théâtrale**

DERMOT BOLGER

**THE CONSEQUENCES OF LIGHTNING**  
**2007**

L'ENFANT DE LA Foudre  
2009

## ACTE UN

*La scène est vide. Entre MARTIN. Presque la soixantaine. Il porte un jean et un vieux pull fatigué. D'autres personnages vont progressivement le rejoindre.*

MARTIN .- Je voudrais vous raconter quelque chose. Voilà les paroles de Sam, ce soir-là, le lendemain du jour où il a dessoûlé. Il avait les mains qui tremblaient tellement qu'il a fallu que je lui fasse prendre sa soupe à la cuiller. Je voudrais vous raconter une autre histoire : voilà ce que j'ai dit à ses deux gamins terrorisés assis sur le divan du séjour ; la télévision était à fond, comme si les rires enregistrés de la série américaine avaient pu faire oublier leur père ivre dans son lit, leur mère déjà morte, et abolir le bruit du Ballymun des années soixante-dix.

KATE.- Je voudrais te raconter quelque chose. Voilà ce que je voudrais tellement dire à ma fille, mais il y a des choses qui ne se racontent pas.

ANNIE.- Je voudrais bien que maman me raconte une histoire, mais je ne sais pas comment le lui demander quand je vois encore dans ses yeux cette souffrance.

MARTIN.- De la souffrance, il y en avait, ce soir-là, sur le divan, dans les yeux du fils aîné. Et cette souffrance, elle n'a jamais disparu.

FRANK ( 45 ans. Costume, cravate, style homme d'affaires) .- Au lieu de ça, je suis parti. Je me faisais des sous en me salissant les mains, en prenant n'importe quel boulot qui payait. J'ai laissé derrière moi mon père et je suis parti de Ballymun, parce que j'en avais marre des pleurnicheries puis des excuses, j'en avais marre des gens qui pensaient que le travail c'était un dû. Moi, je ne crois pas aux histoires, je crois à l'immobilier et aux cours de la Bourse, à la brique et au béton.

SAM.- Mon fils s'est construit un mur de brique et de béton. D'un côté, sa vie, toute neuve, de l'autre les ruines de ma vie, d'où il est sorti. Il m'a planté-là.

KATIE.- Il m'a plantée-là, moi aussi.

MARTIN.- C'est une part de lui-même qu'il a plantée-là. Il a laissé son ombre au milieu des immeubles, là où son père, un jour, a mangé sa soupe et a tenté de me

raconter son histoire pendant que ses gamins écarquillaient les yeux devant la télé mise à fond. Comme si ça avait pu abolir toutes les souffrances du monde.

JEEPERS.- Les souffrances du monde, moi je veux les abolir par la chanson, les abolir par des mots incroyables qui vont se répandre dans les immeubles en démolition et dans la ville neuve qui, jour après jour, se dresse sur Ballymun, pour, à la fin, se saisir de cette ville entière. Des chansons-étincelles qui sèment le feu, des chansons qui viennent de je ne sais où, des chansons qui prennent forme dans ma gorge. Ah, si j'en avais des chansons pareilles, ou, du moins si j'avais le cran de les chanter debout sans avoir bu une pinte.

*Les autres se sont reculés, laissant sur place JEEPERS seul avec ANNIE derrière lui.*

ANNIE.- Jeepers ? (*Il ne répond pas ; plus fort*) Jeepers !

JEEPERS (*Se retournant*).- Excuse-moi, j'étais ailleurs.

ANNIE.- Tu es toujours ailleurs. Il y a pas mal de monde, la boîte est bondée. (*Pas de réaction*) Mais ils commencent à s'impatienter, Jeepers, même ton orchestre. Ils m'ont envoyée en coulisse, ils disent qu'ils n'arrivent pas à te faire changer d'avis. Tu es prêt à y aller, à pleins gaz ?

JEEPERS (*tentant de cacher son trac*).- Ouais, Annie, je m'éclate.

ANNIE. – Etre bourré, j'appelle pas ça s'éclater.

JEEPERS.- Bon, écoute, t'en sauras pas plus. D'accord ? Il me faut quelque chose, je veux...

ANNIE.- T'as déjà descendu une demi bouteille de vodka. Alors, t'es prêt ?

JEEPERS.- Qu'est-ce qu'il te prend tout d'un coup, merde, t'es mon impresario ? Moi je t'aime bien comme groupie, mais....

ANNIE.- Jeepers, je te connais depuis que t'avais neuf ans. A cet âge-là t'étais cloche et maintenant tu fais encore vachement l'andouille. Des groupies, t'en as pas, et c'est tout juste si t'as des amis. Ici ce n'est pas un garage, tu donnes un concert pour cinquante personnes entassées dans une salle au-dessus d'un pub.

JEEPERS .- Et le mec il est dehors ?

ANNIE.- Oui, mais il va pas attendre des heures.

JEEPERS.- Comment ça se fait qu'il a un accent américain s'il vient de Glenageary ?

ANNIE.- C'est un accent du sud. Quand tu les entends t'as l'impression que la Californie commence à dix mètres du supermarché.

JEEPERS.- C'est qu'un poseur et un semeur de merde.

ANNIE.- Comment tu le sais puisque t'as trop les jetons pour lui parler ? Faut pas rater ta chance, Jeepers. Il est en train de faire un article sur ton concert pour un magazine. Il a drôlement aimé les chansons que t'as mises sur You Tube.

JEEPERS.- Alors pourquoi il peut pas simplement écrire sur mes chansons sans faire tout un cirque et venir voir comment je vis, et tout ? Un dirait une audition, et avec moi, pas question d'auditions.

ANNIE.- Le premier imbécile venu voit bien que t'as du talent, Jeepers . Ce qu'il veut voir c'est si t'as des couilles.

JEEPERS.- J'en ai à revendre, de Glenageary jusqu'ici.

ANNIE.- Je vais te dire, si dans les cinq minutes t'es pas monté sur cette scène, c'est que tu n'en a pas.

JEEPERS ( *Se préparant* ).- Bordel, je vais tous les cogner à mort. C'est pas pour rien qu'on nous appelle les *Jeepers Creepers* et les *Tueurs Interstellaires*

ANNIE.- Je lui ai dit que pour les noms du groupe c'était pas encore définitif.

JEEPERS.- Tu lui as dit quoi ?

ANNIE.- Je vais te dire, c'est tes chansons qui comptent, rien d'autre.

JEEPERS ( *Il s'agite, se lève* ).- O.K. Arrête de me bousculer.

ANNIE.- Où tu vas ?

JEEPERS.- En fumer une en vitesse.

ANNIE.- Tu m'avais dit que t'avais laissé cette came.

JEEPERS.- J'ai des réserves en cas d'urgence. Je vais la fumer dehors.

ANNIE.- Pourquoi ?

JEEPERS.- C'est la loi, maintenant. Interdit de fumer au boulot.

ANNIE.- C'est un délit, Jeepers, ils t'arrêteront dehors comme dedans. On revient aux vieilles habitudes de Ballymun, hein ?

JEEPERS.- Non.

ANNIE.- Mais si. On revient à l'enfance. Comme t'as toujours fait depuis toujours.

JEEPERS.- Arrête de me harceler. Il y a chez toi du chien méchant et de la sœur de charité. Donne-moi quand même deux minutes pour que j'aie plus la tête à l'envers.

ANNIE.- Tu ne les a pas ces deux minutes, Jeepers. Il a répété jour et nuit , ton orchestre. Si tu les plantes-là, ils ne te le pardonneront jamais.

JEEPERS.- Bon dieu ! *deux* minutes !

ANNIE.- Tu vas encore picoler, hein ? Putain d'imbécile !

JEEPERS.- Qu'est-ce que ça peut te faire, Annie ? Comment ça se fait que t'arrêtes pas de fourrer ton nez dans mes affaires ? Bordel, pourquoi tu fous pas le camp chercher quelqu'un d'autre à téléguider ?

*Il s'apprête à sortir.*

ANNIE .- Je ne téléguide rien du tout, Jeepers. T'es un zéro , tu as trop peur pour te mettre à vivre.

JEEPERS (*frustré*).- Qu'est-ce que t'attends de moi ?

*Il hoche la tête et s'en va ,suivi d'ANNIE ; FRANK et MARTIN pendant ce temps sont arrivés sur scène. FRANK se tourne vers MARTIN .*

FRANK (*d'un ton bourru*).- Oui ? Qu'y a-t-il pour votre service ? (*Il s'arrête*) Ah ? C'est vous. Ma femme m'a dit que...

MARTIN.- Oui ?

FRANK.- ...qu'un homme était à la porte, avec un vieux pull déchiré. Elle pensait que vous étiez un ....y'a toujours des charlots par ici, qui proposent de réparer des trucs...enfin vous connaissez bien, c'est de l'arnaque tout ça.

MARTIN.- Oui, des rois de la combine.

FRANK.- Des margoulins qui viennent repérer les lieux, et qui reviendront les visiter quand vous serez parti.

MARTIN.- Je ne venais pas repérer les lieux, Frank, et ce vieux pull, je l'aime bien. C'est un de mes vieux compagnons.

FRANK.- Oh, il est sûrement encore à la mode quelque part....au fin fond de la steppe !

MARTIN ( *Regardant alentour*).- Elle a de la classe ta baraque. J'aime bien le style : néo- gothique rococo romantique. Dis-donc, il ne doit pas y avoir beaucoup de tes anciens voisins qui passent par ici.

FRANK.- Quelques-uns. Mais j'ai un portail électronique et mes deux voitures sont au garage ; comme ça les enjoliveurs ne risquent rien .

MARTIN.- Si je te promets de ne pas te voler tes enjoliveurs, tu me laisses entrer ?

FRANK ( *s'excusant presque*).- Ecoutez, j'aimerais bien, seulement ma femme, quand il y a des visites, elle aime que ça soit un peu rangé. Evelyne elle est comme ça : il faut qu'elle astique là où ça a déjà été astiqué cent fois. C'est son truc : ordre et propreté. C'est plus fort qu'elle, c'est maladif. Si un inconnu débarque par hasard, la voilà crispée, vrai.

MARTIN.- Mais, Frank, ça fait des années que tu attends ma visite.

FRANK.- Bon, vous savez, il y a peut-être des familles qu'on ne peut pas raccomoder comme ça avec du ruban adhésif ! Voilà vint ans...

MARTIN.- Je corrige, vingt et un.

FRANK.- Vous réagissez encore comme un Jésuite.

MARTIN.- Le Jésuite le plus cambriolé d'Irlande !

FRANK.- La faute à qui ? Martin, vous avez été en poste assez longtemps à Ballymun ; vous ne voudriez tout de même pas faire trente ans derrière les barreaux pour attaque à main armée. L'immeuble où vous avez logé a même duré moins que vous. Vous ne croyez pas que votre patron devrait maintenant vous nommer dans un coin plus sympathique ?

MARTIN.- Comme toi et ton père. Pas question de changer ; je suis sacrément entêté quand je veux.

FRANK.- Ecoutez voire, il y a un hôtel tout près d'ici.

MARTIN.- Je peux rester sur le pas de la porte, ça va ; à moins que tes voisins me prennent pour un locataire ? Dis-moi, Frank, tu possèdes combien d'immeubles et de maisons ?

FRANK.- Il faut que les choses soient claires, Père. Quand j'étais même à Ballymun, je me foutais pas mal de ce que pensaient mes voisins, et aujourd'hui à Castlenock, je m'en fous tout pareil.

MARTIN.- Et ta femme, est-ce qu'elle voit aussi les choses comme ça ?

FRANK.- Je ne veux pas qu' Evelyn soit mêlée à ça.

MARTIN.- Tu aurais pu au moins une fois l'emmener rendre visite à ton père...

FRANK.- Chaque fois que j'ai déménagé je lui ai envoyé mon adresse. Je lui ai envoyé une invitation pour mon mariage.

MARTIN.- Par la poste ?

FRANK.- Il aurait aimé quoi, un pigeon voyageur ? Il aurait pu venir.

MARTIN.- Au milieu des coupes de champagne et des tenues de soirée, c'est certainement ce que tu redoutais le plus : que ton petit père se pointe mal sapé et complètement bourré, hein ?

FRANK.- Du jour où ma mère est morte, Papa n'a plus eu besoin d'excuses pour se pinter. Evelyn n'a rien à voir avec ma vie de ce temps-là.

MARTIN.- Tu sais la vie ça ne se découpe pas en secteurs bien classés.

FRANK.- Pour moi peut-être que si.

MARTIN.- Tu te souviens la première fois qu'on s'est rencontrés, un après-midi ?

FRANK.- Non.

MARTIN.- On ne bluffe pas facilement un curé, tu sais !

FRANK.- Je me souviens que Papa n'avait pas dessoûlé de trois jours. Je me souviens, je croyais qu'il allait mourir, l

Mais j'avais trop peur pour appeler un docteur, parce que je ne savais pas combien ça coûtait, un docteur, et que Papa était radin. J'avais treize ans. Quand Katie O'Connor m'a trouvé, je pleurais dans les escaliers. Elle m'a dit qu'un jeune curé venait d'emménager dans un appartement du cinquième... et je ...

MARTIN.- Tu avais l'air tellement terrorisé, et ton frère Philippe tellement ahuri. Sam était tellement mal que je lui ai donné l'extrême onction avant même d'essayer de trouver une cabine téléphonique pas cassée pour pouvoir appeler un docteur. Je me souviens m'être dit comme tu adorais ton père, et pourtant il y avait en toi quelque chose qui voulait le voir mort, qui voulait que tout ça soit fini..

FRANK.- Ce que je voulais c'était qu'il soit là pour nous deux : ce n'est pas normal que deux mômes aient à porter leur père sur le dos.

MARTIN.- Ton père, ce jour-là, je lui ai donné sa soupe à la cuiller, parce qu'il avait les mains qui n'arrêtaient pas de trembler, et il m' a raconté quelque chose.

FRANK.- Père, je n'ai pas le temps d'écouter des histoires. Vous pensez que je suis un mauvais fils, mais je connais mes responsabilités : si ce vieil entêté accepte d'entrer en maison de retraite, je paierai tout. Mais c'est son choix. Il pourrait être bien installé avec du monde pour s'occuper de lui au lieu de se traîner péniblement dans le quartier avec sa canne.

MARTIN.- Que je sache, ces temps-ci, on ne l'a pas trop vu se promener.

FRANK.- Il ne va pas trop mal pour quelqu'un qui a essayé pendant quarante ans de se faire mourir à force de boire.

MARTIN.- Voilà douze ans qu'il ne boit plus. Et en plus, comment peux-tu savoir comment il va ?

FRANK.- Je l'ai vu.

MARTIN.- Quand ?

FRANK.- Ce matin.

MARTIN.- Tu en es sûr ?

FRANK.- Je suis capable de reconnaître mon père.

MARTIN.- C'était où ?

FRANK.- J'avais bien juré que Ballymun ne me concernait plus, mais on ne peut pas avoir des propriétés en Bulgarie ou au Montenegro et faire comme s'il ne se passait rien dans son propre pays. J'ai déjà versé des fonds pour cinq appartements qui sortent de terre à Ballymun, mais malgré tout le battage publicitaire, l'endroit ne ressemble toujours à rien. Je m'étais rendu sur le chantier ce matin quand j'ai vu Papa de l'autre côté de la rue. Avec son éternelle casquette et son vieux pardessus noir. Il avait son pain et ses cigarettes dans un plastique. Il passait en traînant les pieds devant un arrêt de bus, personne ne faisait attention à lui. A petits pas, lentement, mais toujours décidé et entêté ; il rentrait.

MARTIN.- Tu lui as parlé ?

FRANK.- S'il avait levé les yeux, j'aurais traversé pour aller vers lui. Mais il ne m'a pas vu, ou alors il n'a pas voulu me reconnaître. A ce moment-là sont passés des poids lourds chargés de matériaux de construction : au milieu des accents polonais, la gadoue d'Irlande giclait partout. Quand ça a été fini, Papa avait disparu.

Sincèrement j'étais un peu soulagé, mais ça ne veut pas dire que je vais me dérober à mes responsabilités le moment venu. Dites-moi ce qu'il lui faut comme aide et je paierai.

MARTIN.- Il ne va plus guère avoir besoin d'aide.

FRANK.- Mais si, d'ici quelque temps. Il a quatre-vingt-huit ans.

MARTIN.- Du temps, il n'y en a plus, Frank. Voilà deux semaines qu'il est sous assistance respiratoire à l'hôpital Beaumont.

FRANK.- Ne soyez pas ridicule, je l'ai vu ce matin.

MARTIN.- Tu ne l'as pas vu depuis des années :celui que tu as vu, c'est un vieillard qui lui ressemblait.

FRANK.- Je sais quand même bien qui j'ai vu ! Ne commencez pas à faire le Jésuite avec moi !

MARTIN .- Ça a toujours été un peu la merde dans ta tête.

FRANK.- Pour un curé, c'est pas très beau de dire ça.

MARETIN.- Je vais te dire, Frank, je suis curé et pas curé. Il m'arrive de rompre mes vœux. J'avais juré à Sam de ne pas prendre contact avec toi tant qu'il ne serait pas mort. Mais son esprit n'arrête pas de divaguer, tantôt conscient, tantôt ailleurs et je vois ses traits dans mes rêves, qui vont, qui viennent. J'en suis hanté, alors qu'il n'est pas encore mort. Qu'est-ce qui le tient en vie ? Je ne cesse de me poser la question.

FRANK.- C'est quand même moi le plus proche : l'hôpital m'aurait prévenu.

MARTIN.- C'est Katie O'Connor qu'il a mise sur son testament et il lui a fait jurer de se taire. C'est Katie qui l'a soigné pendant ses périodes de délire quand il desoûlait. La fille de Katie, Annie, et le fils de Sharon Mooney, Jeepers, ces deux-là quand ils étaient petits entraient chez lui, sortaient de chez lui, comme dans un moulin : il y avait toujours des commissions à faire. Les docteurs disent que c'est la morphine qui le maintient en vie, mais moi je crois plutôt que c'est la volonté ; cette volonté qui l'a sauvé quand il était à deux doigts de la mort à l'époque où il buvait. Il t'attend obstinément, mais il est trop buté pour te demander de venir.

FRANK.- Peut-être qu'il ne veut pas me voir.

MARTIN.- Peut-être que tu ne veux pas y aller.

KRANK.- Après toutes ces années, je ne saurais pas quoi dire.

MARTIN.- Au point où il en est, il ne risque pas de t'entendre.

FRANK.- Alors, qu'est-ce que ça peut vous faire si j'y vais ou pas ?

MARTIN.- Je ne sais pas, mais j'ai comme l'impression que tu as bien droit à cette occasion de pouvoir l'engueuler ou lui dire que tu l'aimes ou lui dire ce qui viendra te hanter toute ta vie si tu n'en parles pas. Depuis que tu as eu treize ans, il y a quelque chose en toi qui a désiré sa mort. Il ne te reste pas beaucoup de temps, Frank. Au plus quelques heures. (*Il s'apprête à sortir*) A toi de jouer.

FRANK (*Un silence*).- Martin ? (*Martin se retourne*) Pourquoi a-t-il désigné Katie sur son testament ?

MARTIN.- C'est à toi de me le dire.

FRANK.- Si je le savais je ne vous le demanderais pas.

MARTIN.- Peut-être parce qu'il savait.

FRANK.- Qu'il savait quoi ?

MARTIN.- Que je romprais mon silence . Il savait que mes paroles ne suffiraient pas à t'amener vers lui, mais Katie si.

FRANK.- Katie, voilà vingt-et-un ans que je ne l'ai pas vue.

MARTIN.- Tu l'aurais rencontrée à l'enterrement de Philip, si tu t'étais donné la peine de venir.

FRANK.- Ne mêlez pas Philip à tout ça.

MARTIN.- Après toutes ces années, ton père et toi, vous ne pouvez pas, lui comme toi vous arrêter de vous faire des reproches.

*Tandis que Martin s'en va, Jeepers apparaît au fond de la scène.*

JEEPERS.- Salut, les terriens. Bienvenue sur la planète de Jeepers-le-branleur point com. Voulez-vous s'il vous plaît retirer votre appareil respiratoire. Vous pouvez toucher à tout sauf à ma guitare. A votre gauche, ces relents de mâle que vous sentez, ce ne sont pas les émanations sulfureuses de matière noire en décomposition, mais simplement le tiroir où je mets mes chaussettes sales. Mais, calmos, aucun risque. Aucun risque avec tout ce que vous voyez ici dedans, ces murs décorés de peintures et de bouts de chansons gribouillés ; pas comme dehors dans les rues, où on peut se faire casser la gueule parce qu'on a regardé quelqu'un de travers, ou qu'on a oublié de regarder le mec. Ces rues de Ballymun, on y rencontre des gens

bien, vous savez...des musiciens qui vous font danser, des filles qui...ou du moins la possibilité de voir des filles qui ... Je ne veux pas dire que les filles ne rentrent pas dans mon univers à tout bout de champ. Invariablement elles sont belles, ardentes, agréables – normal, puisque je me suis donné la peine de les inventer. Elles se baladent, ces nymphettes, dans ce coin-ci, comme vous il y a cinq minutes, elles passent devant des barres d'immeubles à moitié démolis, devant des pitbulls tenus en laisse, devant des petits loubards qui font la course dans des bagnoles gonflées et des filles qui hurlent de rire. De temps en temps un dealer, et moins souvent un flic, et des tribus d'assistantes sociales et d'experts qui se défonce à vouloir nous réinsérer. Pourtant vous remarquerez que personne ne vous a importunés, tout ça parce que j'ai pris la précaution insensée de vous déguiser en missionnaires Mormons... désolé pour la coupe de cheveux ! Mesdames et Messieurs, bienvenue sur ma planète privée. Jeepers Creepers, le bouffon officiel de Ballymun, à la tête du hit-parade avec...(On dirait qu'il regarde un écran d'ordinateur. Sa voix est normale, mais bouleversée) ....avec rien, bordel, rien. (Il prend l'attitude d'un serveur et l'accent français) Je demande pardon à Monsieur, mais le chef Jeepers est complètement à côté de sa toque. Une bande de cinglés a tout mangé...A moitié ronds...pas le chef...les cinglés. Notre toque est toujours merveilleusement préparée, en papillotes, assaisonnée de fines herbes . Nos papillotes sont faites d'une tendre peau de vierge, quand du moins les vierges sont de saison. Vous savez, on les attrape sans les faire souffrir à des carrefours, car on les a par avance endormies avec de la musique contemporaine. (*Géné*) Comment ? Nous ne servons pas de frites, ni anglaises ni françaises. Ici c'est un restaurant français quatre étoiles merveilleusement perché dans les petites rues populaires de Ballymun. Nous ne servons que du carpaccio de cervelle de veau. Nous pouvons vous assurer que vous sortirez d'ici avec la faim. Nos clients viennent du Pays de Galles, par la mer, accrochés à des dauphins, ou entrent en fracassant la fenêtre, lancés par une catapulte géante depuis la Nouvelle Guinée. Nous ne prenons pas de réservations par téléphone. Le mois dernier nous avons même eu un client de Glenageary à deux pas d'ici. Je plaisantais, Monsieur ; nous nous efforçons de ne pas entamer notre crédibilité. Ils ne viennent pas seulement pour la bonne chère, mais pour entendre chanter le chef à la fin du repas. (*Un genou en terre, il implore*) S'il vous plaît, Monsieur Creepers, chantez-nous quelque chose. (*Modeste*) Non, non, le mois dernier j'ai annoncé que je me retirais du côté des poubelles près de la porte de derrière d'un pub où m'attendaient mes fans et mes musiciens. (*Un genou en terre, il implore*) Mais, s'il vous plaît, Monsieur, un autre mois peut corriger tout cela. Depuis ce jour-là un génie magicien a dû vous redonner du moral. (*Fatigué et faussement modeste*) Non, le génie magicien a tout embrouillé : c'est clair. (*Jouant le serveur, il implore*) Mais, Monsieur Creepers, si vous saviez comme cela vous rend magnifique, comme un castrat, comme un Pavarotti. Les fans, il y en a plein l'armoire, ils étouffent dans votre tiroir à chaussettes, ils dansent au milieu de vos sous-vêtements sales, ils crient, ils veulent une chanson du grand homme, du Caruso de Coultry donnant son récital en exclusivité dans sa chambre, là où personne ne peut se moquer ni lui casser la gueule, ni le tenter avec des drogues auxquelles il ne peut résister. Juste une, juste une chanson...(Comme affolé ; il retrouve sa voix normale en regardant sa montre et en revenant ainsi à la réalité) Si je pouvais, je ne

refuserais pas, mes amis, mais le temps joue contre moi. Un devoir de charité qui, bon dieu, me brise le cœur. Ce pauvre est couché, là, il serait mieux mort qu'en vie. Ce n'est pas rien que la seule personne à vraiment croire en moi soit un vieillard de quatre-vingt-huit ans dans le coma ! (*Il empoigne sa veste et, en sortant, parle dans sa montre comme si c'était un micro*) Allo, le centre de contrôle Terre, je quitte mon vaisseau spatial pour une autre planète. Dans mon tiroir à chaussettes il y a un serveur français et une quinzaine de nymphettes déguisés en Mormons. Ne vous convertissez pas. Celles qui me sont destinées ont le nez d'Annie O'Connor et son joli petit cul.

*Au moment où sort JEEPERS, KATIE s'est avancée. Tout en fredonnant, elle s'agenouille pour débarrasser un angelot en plâtre. Sa fille ANNIE entre et la regarde avec amusement.*

ANNIE.- Oh, non, maman, pas encore un de ces sacrés anges pour décorer les toilettes !

KATIE.- Ça ne dérange personne. Ça égaye l'endroit.

ANNIE.- Les anges, ça n'existe pas, et s'ils existaient on ne verrait pas, marqué sur leurs fesses, Made in Hong-Kong.

KATIE.- C'est idiot, mais c'est mon idiotie à moi.

ANNIE.- D'accord, des anges en plâtre et des CD de relaxation où on entend des chants d'oiseaux et un type qui joue au piano une musique à la guimauve au milieu d'un ruisseau !

KATIE.- Ils me décontractent, ces CD.

ANNIE.- Encore un peu plus ramollissants et ton pianiste se noierait en tombant de son tabouret. Oh, et puis, tu ne peux pas t'arrêter d'acheter des tonnes de bougies parfumées ?

KATIE.- J'aime bien l'odeur des bougies parfumées quand je suis toute seule ici. Ça va bien avec le neuf de cette maison.

ANNIE.- Tu sais, maman, voilà deux ans qu'on y habite, elle n'est pas aussi neuve que ça.

KATIE.- Après les grands ensembles que j'ai connus, elle sera toujours neuve pour moi. Pense un peu, une entrée à nous, personne au-dessus, personne en-dessous.

ANNIE.- Sauf, de temps en temps, un petit con dans l'appart' à côté. Hier soir tu as entendu la bagarre dans la rue pas loin ? Il y a un jeune gars qui a été blessé d'un coup de couteau.